

La cuisine donnait directement sur la salle. J'avais dû laisser le chien à l'extérieur, car la tenancière n'acceptait pas les animaux à part son chat qui était sensé chasser les souris mais qui visiblement passait une bonne partie de ses journées affalé près des fourneaux en attendant qu'un morceau de lard, une goutte de jus de viande, un reste de gâteau ne tombe au sol, pour se précipiter aussitôt et le lécher à même le parquet. Ce chat tenait davantage du chien domestiqué et flemmard que du félin orgueilleux et sauvage, mais il avait l'affection de sa maîtresse et le chien et moi ne pouvions pas rivaliser. Je l'avais donc attaché par une corde au grattoir à botte qui se trouvait juste à gauche de la porte de l'auberge. J'avais demandé qu'on lui donne un os à ronger, un morceau d'épaule de mouton. Il était donc là dehors, allongé, les deux pattes avant posées sur le bout de carcasse dont il arrachait avec précision les restes de viande avant de faire craquer les cartilages entre ses mâchoires.

Dans la salle se tenaient quelques clients debouts, encore debouts contre le comptoir. La patronne m'avait accueilli avec un sourire de cuisinière, et j'avais compris que j'étais arrivé au bon endroit pour apaiser ma faim.

Nous avions roulé de longues heures, pour sortir enfin des ornières, des chemins de terre, des routes mal pavées. J'avoue que je n'avais pas trainé pour m'extraire de la propriété de Graanfor, j'avais accéléré pareil à un gamin, qui, pris soudain d'une peur irrationnelle, se met à dévaler l'escalier, croyant être poursuivi par quelques fantômes ou monstres hargneux, se met à sauter les marches quatre à quatre pour rejoindre le salon, la cuisine, la salle à manger, n'importe quelle pièce, pourvue qu'elle soit occupée par un habitant familier de la maison ; je m'attendais à voir apparaître Céleste Graanfor plantée devant

moi, ogresse gigantesque et incontournable, et moi obligé de piler, obligé de rendre les armes, jeté au fin fond d'un cachot, gardé prisonnier de cette famille de tarés, violenté, torturé pendant des semaines et des semaines, puis laissé seul à hurler de désespoir sans que personne, jamais, ne puisse me retrouver, me sauver, laissé-là comme dans une tombe, pendant que Milda et sa mère trinquaient aux résultats financiers de leur entreprise et riaient aux éclats. Mais rien de cela n'arriva, je sortis de la propriété sans encombre avec juste ma trouille, mon battement de cœur un peu trop rapide, le chien assis à côté de moi dont j'agrippais la nuque pour me rassurer.

La campagne avait été là encore pendant de nombreux kilomètres, elle avait très progressivement reculé, s'ouvrant pour nous laisser désormais passer, comme si le paysage s'inclinait au devant de nous, ouvrant ses axes, écartant ses frontières. Mais auparavant nous avions eu l'impression de grimper une rampe pour échapper aux profondeurs de haies, de fossés, à des dédales de sentiers pierreux, de chemins caillouteux, et le ciel reprenait son espace, les fourrés perdaient leur épaisseur, les fondrières s'aplanissaient, les champs plus étendus dessinaient des horizons lointains, le paysage gagnait en perspective, et le break même retrouvait ses formes anguleuses alors que la nature si proche, trop proche semblait avoir voulu le pénétrer, l'absorber, le faire dissoudre dans un grand bain d'enchevêtrements, d'anarchies de branches, de feuilles, de boue, de terre accidenté, de formes incertaines et obscures, le monde comme des replis et circonvolutions où le regard se perd, les pas s'égarent, l'esprit abandonne ses derniers lambeaux de raison. La nature étouffante, la nature qui jaillit, la nature qui alourdit les semelles, embourbe, et vous stoppe ; je me rappelais la poussière d'Abtrack, je me rappelais le cheval bondissant devant la voiture, je me rappelais la pluie, la neige, le froid dans l'usine, j'estimais les Graanfor dans leur entreprise pour maîtriser des saisons, il y a avait de la grandeur, là, comme dans les quincailleries de mon père, force de frappe, force de rationalisation, force de régulation.

*Il faut penser à étendre nos activités, Auguste. J'ai beaucoup apprécié notre petite conversation, à Céleste et moi.*

*Je sais, je sais. Les quincailleries ne pourront pas rester indéfiniment enfermées, il va falloir ouvrir le coffre.*

*Pour cela nous devons aller à Fjering.*

*Fjering est loin. La cité est au-delà de la carte. Peut-être faudra-t-il agir avant. Il est grand temps que Konstantin Flastair serve à quelque chose.*

*Fjering d'abord, Auguste.*

*MONSIEUR est impatient. Fjering est le but. Il faut aussi nous occuper du voyage. Il faut que Fjering nous mérite. Fjering devra être à la hauteur de MONSIEUR, autrement tout cela n'aura servi à rien. La personne de MONSIEUR doit donc encore se fortifier.*

*Je ne suis pas un cochon qu'on engraisse, Auguste.*

*Ça, je le sais parfaitement !*

La route avait repris progressivement des formes d'asphalte, des limites de garde-fou, des tracés rectilignes, le break reprenait son souffle, s'apaisait, le calme, le silence plus lourd de l'habitacle arrondissait autour de nous une coque compacte et protectrice. Des panneaux indicateurs étaient réapparus avec les carrefours, la route allait tout droit vers le sud, une ville était indiquée à quelques kilomètres.

L'auberge se trouvait juste à l'entrée.